

onfouissages, tâchons de mettre en évidence cette liaison, et commençons par nous faire une idée bien exacte du but que l'on se propose d'atteindre par la pratique des assolements.

Si, dans un terrain fertile, on fait une suite de récoltes, sans renouveler les engrais, on remarque qu'elles vont en diminuant. Ainsi, les récoltes affaiblissent la fertilité du sol. C'est un fait trop souvent sanctionné par l'expérience pour qu'il puisse être un sujet de doute.

D'un autre côté, on a reconnu depuis longtemps que les différentes espèces de plantes cultivées épuisent la terre d'une manière très-différente: on admet même que, loin de l'épuiser, certaines espèces, comme le trèfle, la luzerne, lui communiquent une nouvelle vigueur.

Mais cette opinion est erronée, et on peut admettre en principe que toute plante, sans exception, appauvrit le sol dans lequel elle végète. L'appauvrissement, il est vrai, sera plus ou moins sensible, suivant que la plante récoltée aura laissé dans le sol plus ou moins de débris; mais le fait de l'appauvrissement, à part sa mesure, est, dans tous les cas, incontestable.

Thaër a prétendu le mesurer par la quantité de substance nutritive contenue dans les récoltes; mais cette méthode est nécessairement inexacte, parce qu'elle tendrait à faire admettre que tous les éléments dont une plante est formée dérivent du sol!

La terre, sans doute, contribue dans une certaine proportion au développement des végétaux, mais on ne peut plus douter aujourd'hui que l'air et l'eau n'y contribuent également.

D'ailleurs, on n'a qu'à songer aux végétations marines. Il y en a qui atteignent des hauteurs gigantesques. Cook parle d'un fucus de 360 pieds, qui certainement, n'empruntait pas ses éléments constitutifs au sol sur lequel il s'appuyait, car ce sol n'était autre chose qu'un rocher aride. Quoiqu'il en soit, cet appauvrissement, résultat inévitable des récoltes, doit être compensé; on y parvient au moyen des engrais, dont la quantité est généralement limitée. Il en résulte qu'il faut parer à l'épuisement des terres par une succession de cultures, ou, en d'autres termes, par des rotations ou des assolements rationnels.

La pratique des assolements a donc pour but d'obtenir, dans le moindre espace de temps possible, de fortes récoltes, tout en occasionnant des épuisements faibles et en ménageant l'emploi des engrais.

ESPECE CHEVALINE.

LES travaux du mois d'août continuent à être très-fatiguants pour les chevaux; il est par conséquent important de leur fournir de fortes rations d'avoine et de bon fourrage, sans avoir encore recours au foin nouveau. Quelques cultivateurs leur donnent du vert, mais il en résulte souvent bien des inconvénients; cependant, lorsqu'on a des vesces dont la graine est bien formée, on peut en employer avec avantage pour une partie de la ration de chaque repas. Toutes les précautions qui ont été indiquées à l'occasion des travaux du mois de juin doivent encore être continuées ponctuellement pour les attelages.

On ne doit pas tarder davantage à sevrer les poulains qui atteignent l'âge de cinq à six mois, c'est-à-dire qui sont nés de janvier à mai ou à juin. Le poulain est séparé de sa mère, puis on le laisse ordinairement têter quatre fois le premier jour, trois le second, deux le troisième, une seule le quatrième, et ensuite il ne revoit plus la jument.

ESPECE BOVINE.

N continue pendant le mois d'août d'envoyer les bêtes à cornes prendre leur nourriture dans les prés; quelquefois on les fait pâturer sur les chaumes; mais il est préférable d'abandonner ceux-ci aux moutons, car les vaches n'y trouvent pas une nourriture suffisante. Dans quelques pays on conduit encore les vaches dans les forêts des contrées où l'agriculture est restée arriérée. On sait aujourd'hui que le bétail est la ruine des forêts dans lesquelles on le laisse entrer, et qu'il y trouve peu à manger.

ESPECE PORCINE.

LES pores sont encore menés au pâturage dans beaucoup de pays. Ailleurs, on les laisse en liberté dans une cour où l'on doit, autant que possible, leur procurer de l'eau dans laquelle ils puissent se baigner, et où l'on place des auges dans lesquelles on leur donne leur nourriture. Pour prévenir les luttes qu'amène souvent leur glotonnerie et empêcher que les plus faibles ne soient repoussés par les plus forts, on emploie avec avantage les auges circulaires qui ont été imaginées en Angleterre. Ces auges sont en fonte; elles présentent sept, huit, dix séparations mobiles sur un